

Norge

Poésies

1923-1988



Préface et choix de Lorand Gaspar

nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

NORGE

Poésies

1923-1988

*Préface et choix
de Lorand Gaspar*

Date:

© Éditions Gallimard, 1990, pour la préface et le choix.
Pour les textes de Norvège, les copyrights sont indiqués
en tête de chaque recueil.

PRÉFACE

Dans l'eau, dans l'air, dans la changeante humeur
Du temps, du temps sans heure et sans visage,
J'aurai vécu à profonde saveur,
Cherchant un peu de terre sous mes pieds.
J'aurai vécu à profondes gorgées,
Buvant le temps, buvant tout l'air du temps
Et tout le vin qui coule dans le temps¹.

C'est d'abord une grande joie. Celle de se couler dans une langue formidablement vivante et vivifiante, imprégnée de toute son histoire, se déployant sur tous les tons, dans tous ses vocabulaires où surgissent des vocables qui pour des raisons mystérieuses « nous vont bien », nous enchantent. Or ces enchaînements sonores dans la bouche et dans tout le corps, des plus amples aux plus serrés, toute cette saveur de mots gorgés de sèves très anciennes ou cueillis à l'écart des nobles allées, sur des terres en friche, au bois joli ou aux jardins de l'enfance, sont chargés d'un sens qui est le fondement même de cette poésie : « et je dis que la vie est bonne² ».

Lors d'une première lecture, on est frappé par l'alternance de deux grands courants (il y en a bien un troisième, celui des textes courts en prose, sortes de contrefables mais dont l'esprit

1. *Du temps, La belle saison*, ci-dessous, p. 189.

2. *Les écoutes, Joie aux âmes, Œuvres poétiques*, p. 154.

me paraît proche du second), l'un ample, exprimé en versets au ton souvent grave, parfois solennel, l'autre serré, ramassé sur lui-même, aux rythmes très divers mais toujours allègres, à la parole directe. En lisant dans la même foulée deux ouvrages successifs, *Joie aux âmes* (1941) et *Les râpes* (1949), on se demande un instant si c'est bien le même poète qui parle, vivant au milieu de la même humanité, s'adressant aux mêmes hommes.

Eh bien, oui. Et ce poète a un regard des plus aigus, capable de fouiller tous les recoins de l'âme humaine et des choses, prêt à montrer ce qui lui est apparu le plus éminent, comme le plus ordinaire, voire ce qui rebute. Or l'ordinaire, la cupidité, la sottise, la cruauté, la faiblesse sous toutes ses formes, ne sont jamais moqués ou méprisés, il me semble, mais accueillis comme notre lot commun ; ils sont les produits habituels de notre nature, des lois qui gouvernent nos mouvements plus ou moins clairs à nos yeux. Le premier et le plus constant mouvement de Norge est d'aimer ce qui existe. Je crois même qu'il est arrivé à identifier la force qui lui fut impartie pour vivre avec l'amour. Et en dehors de ce sentiment unificateur sans cesse réaffirmé, nourri avant tout par sa propre énergie au lieu d'attendre les encouragements du hasard, Norge ne pense pas avoir acquis des vérités concernant l'homme et le monde.

Dans les grands poèmes qui déroulent leurs versets avec la vigueur et la majesté des éléments, le verbe a des accents fondateurs et ce qui est demandé à l'homme ne souffre pas de faiblesse :

Serment que nous ne renonçons à rien ! Serment que nous ne consentons à aucune limite.

Une si libre joie est le défi de l'homme.

(...)

Joie aux âmes ! Les yeux nous sont donnés : le monde existe et nous avons des yeux pour le voir.

(...)

Mais ici ne vibre plus le chant de repos ou de charme. On vous prend aux épaules, on vous fait violence, on exige en criant l'éveil de votre cœur¹.

Qu'il s'agit là d'une veine profonde, essentielle, et non seulement d'une étape dans le déploiement du poète, me semble assez clair. D'ailleurs, vingt-sept années plus tard, durant lesquelles se sont succédé des recueils d'une facture et d'une parole très différentes, Le vin profond retrouve le même souffle :

Nous sommes d'une grande légende, nous sommes d'une grande lumière, et rien n'apaisera notre faim de lumière.

Nous sommes d'un grand amour qui n'admet point de séparation².

Il est vrai que, dans ce long poème écrit pour des instruments de musique variés, Norge désire accueillir — il le dit dans un propos avant-coureur — toutes les voix du cœur, tous les chemins où il s'engage tour à tour : « du doute à la foi, de la ferveur à l'imprécation, de l'obéissance à la révolte, de l'ironie à la gravité, du renoncement à l'espérance, (...) du rire aux larmes... » En effet, l'humour et les débordements de la fantaisie y prennent une place indiscutable ; la gravité n'exclut ni la gaieté, ni les jeux ; c'est parfois manière plus pudique de parler de ce qui importe.

En vérité pour Norge qui désire embrasser la totalité du Vivant (visible ou invisible pour nous) il ne peut y avoir de véritable contradiction entre ces voix — et voies — diverses. De toute sa capacité de s'ouvrir, le poète veut être présent dans notre quotidien aussi bien que dans les moments de méditation, accueillir, éprouver toutes les figures, tous les

1. *Joie aux âmes*, O.P., p. 157-158.

2. *Cantique devant la mer*, O.P., p. 461.

mouvements concevables de la Vie ; les escarpements, les sentiers ardu, il ne les a pas empruntés pour oublier l'ordinaire, mais pour apprendre à y marcher le regard lavé, sans haine, soucieux de partage, de communication.

Trouverai-je un signe pour toi qui as fermé tant de livres sans y découvrir de secours ?

Saurai-je envoyer dans ta nuit cette petite lueur clignotante ?

Saurai-je mettre dans ton pain cette poignée de sel affirmative ?

Saurai-je tendre dans les âges une main trouveuse de main — et les grappes qui désaltèrent¹ ?

Ces lueurs, cette main tendue, sont fondamentalement les mêmes, que le langage soit de feu ou de rire, que nous marchions sur un haut sentier étroit ou près des usines et des terrils, dans la bousculade et l'ennui quotidiens. Ces vifs tableaux de la « deuxième manière » nous donnent à voir le tout-venant de la nature humaine et de la nature de la nature, telles qu'elles nous apparaissent, avec les actes, les constructions et les événements qui en découlent. La bêtise, le désespoir, toutes les ambitions et convoitises qu'aiment tant juger les moralistes, le poète les accueille comme des conséquences ordinaires de ce qui existe et dont l'ordonnance illimitée nous échappe.

Serre-toi dans ta hantise,
Goûte-toi dans ta bêtise,
Tu n'as que toi pour chemise,
Pour jeu, pour cœur et pour guise.

Bêtes et gens, gens et bêtes,
Hirondelles, mauviettes,

1. *Un signe pour toi, Le vin profond, O.P., p. 448.*

Préface

Vaches, veaux, corbeaux poètes,
Aimez fort ce que vous êtes¹

Une des ambitions de Norge est de nous offrir une chanson pour chaque moment de notre vie, pour chacun de nos gestes :

Chanson pour avoir la fille
Ou pour trouver le magot,
Pour écorcher les anguilles,
Chanson pour tourner un pot².

En des temps où la littérature mue par le désir de tout dire sur nos angoisses et nos haines finit quelquefois par s'enfermer dans le ressentiment, dans le culte du négatif, du désespoir et de l'autodestruction, la parole de Norge est d'un bout à l'autre non seulement une affirmation de la vie mais aussi de sa confiance en cette vigueur dont la poésie se nourrit, que toute vie incarne.

Tout mon vertige se penche
sur le même désespoir
Et sur le même néant.

Mais j'apprends à ma poussière
À se muer en lumière³,

Ou encore :

Au temps de mourir, mourez,
Mais au temps de vivre, ô gué,
Au temps de vivre, jetez
Le grappin sur cette aubaine
De surgir, de s'étonner⁴.

1. *Œil pour œil, Les râpes, ci-dessous, p. 61.*

2. *Tournemire, La belle saison, O.P., p. 615.*

3. *La sève, Les coq-à-l'âne, Gallimard, 1985, p. 74.*

4. *Concerto, Les quatre vérités, O.P., p. 414.*

Dans La langue verte, au milieu d'une chanson gaie, aux rythmes alternés de quatre et de trois syllabes, j'ai été longuement arrêté par deux vers :

Froments nouveaux
Si tu sèmes ;
Le monde est beau
Si tu l'aimes ¹.

N'est-ce pas là, me disais-je, le secret d'une manière de vivre aussi efficace que difficile ? Au lieu d'attendre que le monde vienne à nous, que certains de ses éléments nous disent leurs apparences favorables ou aimables, il nous est possible, si nous pouvons rassembler nos forces, de faire le premier pas et de nous ouvrir à tout ce qui existe, de prendre le parti d'aimer. Il y a en nous un désir, semble dire le poète, dont l'orientation et la clarté peuvent dépendre en grande partie de cette capacité de briser nos clôtures, d'entendre et d'aimer au lieu d'être déterminés du dehors par quelque promesse incertaine. Et n'allons pas croire, nous disent tant de poèmes, que nous changerons ainsi les choses et le cours du monde, peut-être un peu notre vie, peut-être quelques autres. Et la beauté neuve que nous percevons ou suscitons dans le monde, ne serait-elle pas pour celui qui dit oui et s'avance, comme le reflet de son amour ?

Naquit mordeur, enfant de terre ;
Mordit fort au lait de sa mère.
(...)
Mordit au chiffre, à la grammaire.
(...)
Mordit le doux, mordit l'amer ².

L'appétit de tout ce qui est accessible à l'homme, l'action de mordre, de mâcher et de goûter, prennent une place considé-

1. C'est moi qui souligne. *Chandelle, La langue verte*, ci-dessous, p. 120.

2. *Le mordeur, La langue verte*, ci-dessous, p. 117-118.

nable dans cette poésie. La faim et la soif concernent bien entendu autant les nourritures corporelles que spirituelles, mais le désir de rendre concret ce qui risque d'apparaître comme une abstraction, de lutter contre la suprématie des idées est si grand chez Norge, qu'il veut que nous éprouvions Dieu aussi bien que le poème par la manducation.

Une chanson bonne à mâcher
Dure à la dent et douce au cœur.

(...)

Une chanson bonne à mâcher
Quand il fait noir, quand il fait peur,
Comme à la lèvre du vacher,
La fleur¹.

Comme la poésie est inséparable de la langue (ou si l'on veut, pour n'exclure aucune expérience, du langage) il est clair que ses rapports avec celle-ci obéissent au même désir.

Les raisons de l'admiration du poète pour les qualités expressives du vocabulaire des vaches nous en disent long sur ses exigences vis-à-vis du langage humain :

Ce qui fait votre langage
Si noble et riche de ton,
C'est qu'il puise dans l'herbage
Le cri même du limon².

Dans la Glose de La langue verte les mots sont examinés sous toutes les coutures. On les voit dans la main, dans le corps, dans leur corps : « Les mots seraient peu s'ils ne faisaient l'amour. Que l'aède ici besogne. » Et l'homme : « Le voici, traqué de mots, charmé de phrases, lourd et séduit de son fardeau de mots, comme ceux-là qui revenaient de la

1. *Une chanson, Les râpes, ci-dessous, p. 56.*

2. *Ode aux vaches, La langue verte, ci-dessous, p. 121.*

Terre Promise portant à bâtons d'épaules une grappe géante. »

Notons comme entre parenthèses, que dans cette même Glose, sont nommés, à côté de Villon et de Rabelais, quelques membres de la famille dont Norge se réclame : Fargue, Queneau, Michaux, mais aussi « Bruscombille et Tabarin, Turlupin, Jarry, Coquillart, Vadé, fameux boisseau de puces... »

Nous retrouvons toujours l'appétit, qu'il s'agisse de vérités de l'esprit, de mots ou de corps, ou plus simplement de vie, cette sorte de feu central qui anime toutes nos entreprises, présente dans toutes nos cellules, dans tous nos gestes et sentiments. Et qu'est-ce qu'un poète sinon cette parcelle de braise vive, cette flamme d'exister, d'être un corps et une pensée, et qui tente de couler dans l'acte de la langue des manifestations de sa propre intensité ?

On peut dire beaucoup de choses sur la langue, l'accuser de toutes sortes de vices, la diviniser. On peut aussi, plus simplement, en prendre conscience comme d'une sécrétion qui nous ressemble beaucoup, tour à tour aimable et contra-riante, au fond inséparable de notre nature, de notre existence, essaim d'abeilles qui ne peut vivre, butiner, rassembler son miel (ou son venin) sans cette ruche que nous sommes, où se tient la source d'énergie de ses mouvements, de sa reproduction. Trop souvent nous oublions ou nous feignons d'oublier que sans nous la langue n'a ni sens ni existence (quant à la raison de notre propre existence c'est une autre affaire), qu'elle tire de nos vies dans le monde ses formes, sa lumière et son obscurité, son épaisseur charnelle et son esprit. Quelle sorte de signification pourrions-nous trouver dans la seule forme des mots et dans leurs enchaînements, sans aucune expérience des choses signifiées ? Quelle sorte de langage pourrions-nous apprendre à un petit enfant isolé du monde extérieur, qu'il aborde en premier lieu par sa peau, par ses poumons, par ses mains, par sa bouche, par sa capacité

de « converser » avec la lumière et les sons ? Si la langue n'était pas constamment irriguée, modelée, maintenue debout par ce que nous sommes, par ce que nous vivons à chaque instant, pourrions-nous à des siècles, à des millénaires de distance retrouver en nous, grâce à ce que nous avons vécu, appris, les sentiments, les pensées de celui qui a depuis longtemps disparu ? (Et y aurait-il des langues humaines s'il n'y avait pas tant de choses partageables dans ce que nous vivons ?)

Assurément, dans les mots, souvent nous retrouvons nos corps qui les forment, qui ont touché les choses, avant nos idées. Ils ont goût et saveur et consistance, ils nous tiennent chaud, nous répugnent parfois et peuvent être bons à manger. « Ils sont comme les enfants, les mots, dit Norge : ils ont besoin de jouer quand ils sont jeunes. Villon, beau charmeur de vocables verveux, leur laissait la bride sur le cou¹. »

L'auteur de *La langue verte* ne s'en prive pas non plus :

Où c'qu'est la 'tit' minoiselle,
La florette des minous,
La mignote si joiselle
Qui florissait parmi nous² ?

L'invitation de cette poésie à méditer sur la langue, j'y ai si peu résisté que je risque d'être renvoyé parmi « les escogriffes à la mistenflute ». Mais enfin, « Ô français, mon amour, terreau de notre terre, il fait bon te respirer et voir monter tes jeunes pousses³. » Cependant au centre de ce grand corps sonore, dansant et riant, il nous faut sans cesse retrouver l'homme : toujours jeune dans ses questions, il ne finit pas de chercher comment vivre.

1. Glose, *La langue verte*, ci-dessous p. 99.

2. Minoiselle, *La langue verte*, O.P., p. 259.

3. Glose, *La langue verte*, ci-dessous p. 94 et 98.

C'est vous qu'on aime, enfants de terre,
Avec tout ce feu dans vos poumons,
Avec tout ce cœur lourd de démons,
Avec tout ce tout qu'il vous faut taire¹.

Tout ce qui reste non dit, tout le poids des questions sans réponse, Norge les exprime dans un sourire. Et ce sourire n'est rien d'autre que la compréhension vraie de notre ignorance, la confiance dans un monde vivant dont l'ordonnance nous échappe, mais non la chance qu'il nous offre d'aimer au lieu de nous abîmer dans la haine.

Lorand Gaspar

Le choix présenté dans ce volume est personnel et ne prétend pas épuiser toutes les facettes de l'œuvre.

1. *Affaire, le gros gibier*, ci-dessous p. 82.